

GEORGES NAVEL

# PASSAGES

récit

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1991, pour la présente édition.*

En allant au champ de tir du Bois-le-Prêtre, les dragons et les chasseurs à pied de la garnison de Pont-à-Mousson passaient devant chez nous : les petits soldats sous nos fenêtres, les cavaliers coiffés du casque de cuivre à crinière défilaient par rangées de profils dans l'encadrement. Le dragon qui tournait un peu la tête pouvait voir l'heure à notre horloge. Debout, près de la fenêtre, j'avais même hauteur que les dragons. Plus les dragons étaient nombreux, plus ma joie était vive. Après leurs chevauchées sur le terrain de manœuvres, le retour des dragons, annoncé par une fanfare lointaine m'émouvait fort.

L'avant-garde du détachement arrivait en vue sur la place de la Liberté. Dès les premiers éclats de la sonnerie, le coq en fer du clocher de Maidières entraînait chez nous, suivi des chênes et des hêtres de la forêt. La force des chevaux passait dans le souffle des hommes, toute l'énergie de la terre dans les vibrations des cuivres. Le monde était un autre monde, soudain j'allais pouvoir comprendre le mystère de la foudre, voir l'enfer et le vrai paradis. Nos casseroles, et même la marmite de fonte, elles aussi devaient vibrer. Après le passage des chevaux, je pouvais descendre dans la remise, prendre une caisse et une pelle pour aller ramasser le crottin mêlé à la poussière de la route.

Dans l'enclos derrière la maison, ma mère disposait d'un

carré pour la laitue, le cerfeuil, ses fleurs. Dans le leur, les Pierron, nos voisins, avaient un prunier de Prusse, les Reny, un pêcher et un abricotier. Le seul pommier était à nous.

Au ruisseau près du potager, ma mère pouvait aller remplir un arrosoir pour ses giroflées, ses œillets, donner à boire aux poules et aux pigeons enfermés dans une baraque.

Dans le haut du village, nous avions un champ entre une pente verte et un grand verger d'où dépassaient les perches d'une houblonnière. Plus haut, un autre champ jouxtait le cimetière et la route des bois. Au large dans le pré voisin, une dizaine de vaches accompagnées de bergeronnettes, voletant autour d'elles ou perchées sur leur échine, erraient d'une ronde verte à l'autre. A l'âge de jouer au jardinier, c'est au champ du moulin que j'eus mon jardin. Sur cette terre en location, je me sentais chez nous. Aux abords de Boozeville, nous avions encore un champ. Cette cité et ses entours appartenaient à l'usine des Forges. Là, j'étais presque dépaysé. Après la moisson, j'allais glaner dans les alentours pour ramener une gerbe de blé, du grain pour nos poules.

En hiver, le père Pierron vivait près de l'âtre et en été sortait peu. Dans la maison, il existait comme un revenant, une ombre fidèle à un reste d'habitudes. Dans la remise, le bruissement d'une poignée de foin tirée du petit tas sur les cabanes, une odeur d'herbes fraîches ou d'épluchures, le bruit de la cavalcade des lapins attiraient mon attention sur la tache mouvante d'une manche de chemise, plus sombre que la presque obscurité : le père Pierron était là, soignant les nichées. La présence d'un chat, révélée par deux yeux phosphorescents, provoquait les mêmes bruits. En ce temps-là, l'âme du père Pierron avait peut-être déjà rejoint le purgatoire. Lorsqu'il apparaissait devant la porte du jardin, sa silhouette au grand jour n'avait guère plus de réalité que dans la pénombre. Trois pas, sa promenade de mort-vivant était vite faite. Un regard vers la terre, une dernière fois, la lumière du jour semblait l'éblouir. Immobile, le vieillard s'attardait un peu devant la porte. Je le saluais, il répondait

par un murmure et un regard aussi indifférent que s'il avait vu tomber en plein mois d'août une feuille morte de notre pommier.

D'ordinaire, c'est la mère Pierron qui soignait les nichées. Elle parlait à ses lapins, soliloquait en patois lorrain. Sa présence bruyante habitait toute la pénombre. Quand ma mère m'envoyait chercher une poignée de cerfeuil au jardin, j'avais moins peur du diable en passant près de la porte de la chambre à four. En apercevant notre voisine, j'avais clamé poliment un grand « Bonjour, Madame Pierron » ; son « Bonjour, mon petiot » était sans froideur. Médisante, trop commère, je ne l'aimais guère, mais sa présence m'aidait à vaincre mes craintes. Au retour, l'odeur de ma pincée de cerfeuil ou de persil me rassurait.

Le soir, avant le retour du père et des grands, si, en cavalant sur le plancher, nous faisons trop de bruit, ma jeune sœur et moi, l'épicière qui habitait en dessous de chez nous tapotait le plafond du bout de son manche à balai. Ses interventions calmaient notre entrain. Dans sa boutique, quand la veuve se penchait vers un sac de gros sel, une croix se balançait près de son corsage. La veuve, encore jeune mais déjà fanée, portait sur sa maigre poitrine des médailles bénites à Lourdes où elle était allée avec sa fillette aveugle.

Placée dans une institution à Nancy, Jeannette venait passer les vacances près de sa mère. La petite aveugle sortait souvent de la boutique. Ses doigts effleuraient le volet, la vitrine, le mur après l'entrée de la maison, avant de saisir la rampe de l'escalier. Jeannette montait frapper à la porte des Pierron, ses grands-parents.

Quand Jeannette allait au jardin, son avancée devenait risquée dès l'entrée de la remise. Là, pas de rampe d'escalier. Mains en avant, écartées à hauteur du visage, Jeannette descendait quelques marches. Avant de retrouver l'appui d'un mur, ses doigts n'avaient d'autres guides que des courants d'air. Sur un parcours de quelques pas, l'aveugle risquait de trébucher sur une brouette ou le chevalet.



La Jeannette aimait l'odeur des roses, du réséda et des œillets, faire des découvertes en se penchant sur les bordures. Au jardin, elle pouvait manger des groseilles vertes ou mûres, mâcher une feuille de rhubarbe, mais aussi vouloir connaître la saveur des graines de belladone. De sa fenêtre, le père Reny, en conversation avec l'enfant, surveillait ses allées et venues.

Les fenêtres du logement des Reny donnaient sur l'enclos. Aussi blanc et barbu que le père Noël, le vieux père Reny avait depuis longtemps cessé toute activité. Soldat de l'armée de Bazaine, il avait eu faim et pris froid durant le siège de Metz, et jamais guéri sa bronchite. Toujours à la fenêtre, son poste de guet, il lisait le journal, observait le ciel, les nuages, le vol des oiseaux. Quand l'humidité provoquait ses plus violentes quintes de toux, il accusait la Prusse de l'invasion des nuages de pluie; quand ils dérivait vers l'aval de la Moselle, c'était de la pluie au profit du pays de Guillaume II et pour nos champs la sécheresse.

Les Reny avaient deux grands enfants : Odile, couturière, travaillait à domicile; leur fils était bureaucrate à l'usine. Marcel jouait de la mandoline, pouvait aussi d'un seul bond descendre l'escalier. Je l'admirais. Chez nous, malgré l'épaisseur des murs, mes sœurs évitaient de chanter : « Elle avait une jambe de bois... » de crainte d'offenser Odile qui boitait un peu.

Côté ruelle, la même maison abritait le bonheur d'un couple. Gens sur la quarantaine, les Favier n'avaient pas d'enfant : un perroquet et un fox leur tenaient compagnie. Pendant les journées d'hiver, ma mère allait bavarder un moment chez eux, écouter la Favier lui faire la lecture des faits divers et du feuilleton. Assez généreuse des réserves de notre saloir ou de ce qu'elle ramenait dans ses paniers en revenant des champs, ma mère était toujours bien accueillie. La Favier était une petite femme vive, le Victor, son mari, un grand maigre, fier de sa haute taille et de ses moustaches brunes.

Le Victor, homme heureux, ne portait que des chemises matriculées, ramenées du régiment, et d'autres, aussi inusables qu'il achetait à des soldats. Plus le pantalon est large, plus l'homme est fort. Vêtu du largeot et du colletin, Victor avait la découpeure d'un terrassier. Tous les matins, l'enroulement de sa ceinture, le long turban bleu ou rouge, était une sorte de cérémonie dont l'accomplissement exigeait l'aide de sa femme. Le pantalon déjà soutenu par le turban, Victor bouclait encore sur l'étoffe un bon ceinturon de soldat. Les reins sanglés, le bas-ventre bien défendu, il ne risquait guère d'attraper une hernie. Sa musette déjà préparée, Victor ajustait sa casquette de marinier, un peu penchée sur l'oreille gauche, mais la visière honnêtement haute. Fin prêt, Victor s'en allait vers la Moselle ou le canal.

Pêcheur à la ligne par vocation, le Victor taquinait le goujon, plus souvent qu'il n'allait en journée chez les notables du pays, ou chez la mère Lacresse; veuve, la vieille paysanne avait parfois besoin d'aide. Victor exploitait les ressources de la nature : des bois à l'époque des asperges et des champignons, les ressources de la faune peut-être, et des champs, mais au moment de la « crapote » ou du libre-accès, récoltes faites. Peut-être avait-il rêvé de porter le képi de garde-champêtre ou de devenir cantonnier. Sa réputation de fainéantise lui interdisait de telles ambitions dans un pays où les gens n'estimaient que les hommes capables de trimer durement.

Nos fenêtres donnaient sur la rue, ordinairement le chemin des brouettes et des charrettes traversant le pays. Parfois le passage d'une charretée de paille nous voilait le jour quelques instants. A peine moins larges que la chaussée, les plus volumineux chargements arrivaient presque au niveau des plus basses toitures et des nids d'hirondelles sous les gouttières. Chargées de sacs ou d'une remuante famille de porcelets, les voitures de ferme s'en venaient de Mamey, de Martincourt, des vastes étendues de terres à blé de l'arrière-

pays. Assis sur la planche de traverse ou marchant près de son cheval, le paysan avait longuement cheminé sur son territoire à labours, au pays des alouettes et des corbeaux, puis à travers bois sans rencontrer âme qui vive. Souvent, de grands attelages traversaient le pays. Tiré par quatre ou six chevaux bien nourris, durs à la peine, chaque fardier de retour de la forêt, ramenait le long fût d'un chêne ou d'un hêtre. La vue d'un de ces beaux ancêtres transporté par le fardier peinait les femmes et les enfants.

En été, durant la torpeur des premières heures de l'après-midi, les chiens allongés sur le cailloutis pouvaient dormir au milieu de la rue. Rien ne troublait leur somnolence que le pépiement des moineaux, le gazouillis des nichées d'hirondelles, l'appel des coqs d'un poulailler lointain à l'autre. La chaleur régnait, l'ombre et la lumière se partageaient la largeur de la rue. Pour les bambins assis à l'ombre, c'était le moment des jeux tranquilles, et pour les villageoises, la saison des conserves de mirabelles, de quetsches ou de haricots verts. En compagnie de quelques femmes, ma mère préparait le contenu des bouteilles qu'un peu plus tard elle mettrait à bouillir dans le grand chaudron de la chambre à four. En attendant que la chaleur tombe, les mères et les grands-mères, absorbées par leur ouvrage, ne parlaient guère. Au-dessus des têtes à chignon gris, des nichées de petites hirondelles pointaient leur bec à chaque retour de la becquée.

D'un revers de main, je chassais une guêpe attirée par les mirabelles des paniers ou par mon verre d'eau. Assis, dos au mur, en compagnie d'autres souffleurs de bulles de savon, je voyais les miennes naître au bout d'une paille, avec ravissement, un à-coup de chagrin quand après un bref envol la plus belle finissait vaporisée. L'appel des coqs venait m'atteindre de leur ennui.

Dans la chambre à four, un maçonage entourait un grand chaudron. Son foyer, c'était le petit feu. Seule ma mère se servait du grand feu, celui du four, un vrai four de boulange-

rie. Quand le pain du boulanger était moins bon ou trop cher, elle faisait cuire du pain de ménage. La pièce sombre s'illuminait, la clarté des flammes dansait sur les murs noircis, troublait le sommeil des chauves-souris suspendues aux encoignures du plafond. Face au feu, je voyais l'enfer quelques instants. Plus tard, la porte s'ouvrait sur les beautés du paradis. Sous sa voûte et ses étincelles, l'univers de cendres neigeuses et de tisons vibrants semblait sans limites. Maniant le ringard, ma mère repoussait des volcans et les tempêtes de neige d'un paradis au souffle brûlant. Le four redevenait le four quand sa longue palette avait déposé sur la grande table quelques miches de pain près des plateaux de tartes de quetsches et de mirabelles.

Mouleurs, fondeurs, ébarbeurs, manœuvres, la plupart des hommes et des jeunes gens de Maudières travaillaient à l'usine des Forges. Seuls deux ou trois journaliers pouvaient s'occuper chez les petits propriétaires. Parmi ses paysans, le village comptait plus de veuves et de couples âgés que de familles où le père travaillait avec ses fils. Chez nous, en semaine, l'horloge du clocher n'avait pas sonné cinq heures que la mère, le père, les trois grandes et les deux gamins étaient déjà levés. Au moment où le gueulard de l'usine meuglait son dernier appel, mon père arpentait la route des Forges. Mes sœurs arrivaient à Pagny-sur-Moselle, mes frères à Dieulouard par le train dans l'autre direction, celle des chargements de grumes de fonte et de minerai. Aciéries et fonderies, les usines de Dieulouard, Pompey, Frouard s'étirent sur des kilomètres le long de la voie ferrée et du canal de la Moselle.

La maison où nous habitions avait peut-être été bâtie pour y loger toute une tribu de paysans, gendres et grands-pères. Les Marion, nos propriétaires, étaient de vieilles gens qui se levaient tôt et, le soir venu, travaillaient encore jusqu'à

l'obscurité complète. Ils avaient quelques bouts de vigne sur le coteau, et dans un enclos en bas du village, leur demeure entourée d'un grand carré de terre de maraîchage. Certains jours, la jardinière roulait sa brouette jusqu'au marché de Pont-à-Mousson. Droite comme un I, paysanne de la grande race, elle était de ces femmes qui peuvent porter sur leur dos un grand sac de farine et donner la fessée à un dragon. Au marché, debout près de ses corbeilles de légumes, elle toisait le petit monde des passants : les gens de peu, sa clientèle. Sa romaine en main, l'aspect sévère, elle semblait rendre la justice en pesant du poireau.

Le vieux jardinier devait préférer travailler loin de son épouse tant elle le tarabustait. La mère Marion exerçait le commandement, dirigeait tout. Elle avait la voix aiguë, vinaigrée, lui, une voix chevrotante. Elle l'appelait, il arrivait. La terre est basse, les mains du vieil homme ramaient à hauteur des laitues; le travail incessant, l'âge, sa femme l'avaient courbé pour toujours.

En allant vers la vigne, son refuge loin de sa tracassière, le vieillard passait devant chez nous. Le long du chemin, jamais il ne s'accordait la pause d'un bavardage avec les gens. Son avancée était aussi hâtive que celle de notre jeune curé appelé pour administrer les sacrements. Ses jambes semblaient indépendantes, elles poussaient le buste chargé de transporter les bras vers un travail pressant. Ce corps en pièces rapportées aurait pu aller sans tête pour le guider. Plus basses que le postérieur, les épaules dépassaient la tête et son masque désolé. On était toujours surpris que le vieux ait gardé voix humaine et puisse répondre à un salut. Les enfants devaient vaincre une sorte d'effroi pour lui dire bonjour. Accompagnée de penchements de tête, la réponse venait d'une voix plaintive, à l'intonation presque affectueuse. Il avait un champ près du cimetière. En le voyant passer croc sur l'épaule, les gens disaient que le vieux bonhomme s'en allait creuser sa tombe, qu'un soir il resterait là-haut, étendu entre deux rangées de ceps.

Avant que j'aie l'âge d'entrer à la maternelle, huit heures étaient déjà sonnées quand je sortais du lit. Attablé devant un bol et des tartines, je contemplais longuement les Arabes et les chameaux d'une caravane au repos sous les palmiers, l'image qui figurait sur le paquet de chicorée. Mes questions sur le pays des lions et des girafes embarrassaient souvent ma mère. En allant plus loin que le fond des bois, en marchant pendant des heures et des journées, quand je serais grand j'irais jusqu'au bout de la terre, allongé sur le bord j'essaierais de voir ce qu'il y a en dessous.

Le dimanche, en hiver, dès le réveil de la maisonnée, après un chahut dans l'alcôve, en quelques bonds dans la grande chambre je rejoignais le père et la mère encore couchés. En attendant qu'une grande sœur me lave, m'endimanche et m'envoie à la messe, je m'enfiévrerais à des culbutes sur l'édredon. Dans ma « grenouille » de coton, les fesses cachées par ma tenue d'acrobate, je pouvais faire des culbutes sans risquer d'offenser Jésus en Croix. En me dressant sur le lit, j'aurais pu décrocher du mur notre Christ d'ivoire.

Habitué à se lever tôt pour aller à la fabrique, mes grandes sœurs ne s'attardaient pas au lit. La première levée allumait la lampe à pétrole, puis le feu dans le fourneau de la cuisine. Un peu plus tard, j'entendais la mère dire à la Jeanne ou à la Marie :

– Souffle la lampe, tu brûles le jour.

La blancheur du toit de la maison d'en face, couvert de neige, les premières clartés transformaient lentement le flottement bleu d'un reste de nuit attardé dans la chambre. Il faisait presque grand jour quand je grimpais sur le lit des parents. Après mes culbutes accompagnées du refrain des turcos et du chant des Joyeux, venait le moment où mon père me parlait du petit cheval arabe que depuis longtemps il m'avait promis. Abd-el-Kader ou un caïd de Batna devait me l'expédier. Le porteur de la lettre adressée au grand chef s'était d'abord perdu avec son chameau dans les sables du désert. Plus tard, mon poulain à belle crinière tétait mère

pouliche, c'était trop tôt. Sevré, il était trop jeune pour voyager. Arrivé à l'âge où il pouvait supporter le mal de mer, c'était l'hiver, il faisait trop froid dans nos pays pour qu'il quitte les pays chauds sans risquer de mourir d'un gros rhume en arrivant.

Quand le père me racontait en patois lorrain l'histoire du chaperon rouge, ses mots anciens, je ne savais jamais les répéter. Il manquait moult dents à sa bouche de vieil homme, je remarquais ses crocs jaunis, ses dernières broches. Aroua, mena, chouïa, barka, je pouvais retenir les mots que le père m'avait appris pour parler au petit cheval. Jeune soldat, il avait passé plusieurs années en Algérie. Près du père, quand il neigeait, j'étais déjà dans les pays chauds. Parfois, pour m'apeurer, il jouait à faire le mort. Lorsque j'avais posé une oreille sur son poitrail pour m'assurer que son cœur battait encore, je voyais naître sur son visage une sorte de sourire, une vague passer sur les rides du front, le pli des joues. Après son retour à la vie, nous chantions aussi « Des enfants d'Afrique j'en ai plein le dos ».

Deux gravures de champs de bataille encadraient le crucifix fixé au-dessus du lit des parents. A la fête des Rameaux, ma mère renouvelait la branche de buis glissée entre ivoire et croix. Le lit de bois ciré était large et tranquille. Les oreillers toujours blancs, ajustés à la même inclinaison, voisinaient avec l'édredon rouge, rebondi, sans creux ni bosses, qui le recouvrait presque entièrement.

Nos murs étaient tapissés de papier à fleurs que mes grandes sœurs s'entendaient à changer avant qu'il ne devienne trop vilain. C'était le même dans les deux alcôves, la cuisine et la grande chambre. A mes yeux de cinq ans, la pièce semblait vaste, gai le coquelicot du lit, couleur des blés son parquet de planches. Tout rayonnait. Les jours de « fla-fla », comme mon père nommait les fêtes, l'édredon

s'embourgeoisait d'un dessus-de-lit en dentelles, pesant et plus crémeux que les rideaux des deux fenêtres de la chambre. Couronné d'une pyramide de pots de confiture et de gros pots de grès remplis de saindoux, un haut bahut pour le linge faisait face au lit.

En hiver, même quand il gelait dehors il faisait toujours bon chez nous. Quand je me levais, mon père et les grands étaient partis au travail. Hélène, mon aînée de deux ans, galopait vers l'école. A cinq heures du matin, j'avais à peine ouvert les yeux sur un remuement d'ombres, vu la mère traverser la chambre avec sa lampe allumée, revenir pour secouer les garçons, les tirer du sommeil. Par le ton des voix, les recommandations de ma mère aux partants, je connaissais le temps du jour : neige ou verglas. Sitôt levé, je courais à la fenêtre pour voir sur les vitres les dessins du gel, le travail des anges ou de la Vierge pendant la nuit. S'il neigeait, les vitres restaient transparentes, le reflet du toit de la maison d'en face éclairait la chambre, le clocher du village était blanc aussi. Seul dans les hauteurs striées de flocons, son coq figé me faisait pitié.

Assis à croupetons, les pieds rentrés sous la chemise, j'avalais distraitement le grand bol de café au lait, les tartines que ma mère mettait devant moi. La cafetière bleue avait repris place sur le poêle ronflant. Le lait en bouillant avait versé sur le feu, son odeur se mêlait à celle du café et du pain grillé. Une pendule à coucou répondait à la sonnerie de notre horloge à poids. Ma mère allait et venait à pas feutrés. Dans le village régnait le profond silence des jours d'hiver. Je m'habillais. Ma mère jugeait la toilette suffisante quand elle m'avait débarbouillé le visage du coin mouillé de son tablier. Elle retrouvait ses sabots à la porte, je la suivais au jardin. Portant un panier d'épluchures, un seau de pâtée pour le cochon, elle descendait l'escalier de bois, traversait la remise, passait près de la chambre à four. Pendant que la mère distribuait la nourriture aux bêtes, la mère Reny apparaissait à la fenêtre, l'ouvrait pour les salutations mati-



nales. Notre pommier était triste près de la baraque aux cochons. Des tiges de choux de Bruxelles dépassaient de la couche de neige. Considérations sur la température, la neige fondante ou les dangers du verglas, la mère plaignait les partants dans la froidure et l'obscurité et surtout mon père qui travaillait sur le crassier, exposé à toutes les intempéries. Quand j'étais seul près d'elle je l'ai toujours vue sereine, mais en parlant à une voisine, la mère accentuait son enjouement. Elle ébrouait un peu ses épaules dans le grand froid comme s'il l'eût seulement taquinée, mettait fin à la conversation avec notre voisine en marquant du plaisir à retourner au chaud.

A la bonne saison, les bordures des carrés de choux et de laitues, plantées de fleurs variées m'émerveillaient. La mère pouvait faire de beaux et gros bouquets. Quand elle s'affairait avec ses ciseaux, elle était radieuse. En allant au catéchisme, ma jeune sœur emportait sa gerbe pour fleurir l'église.

Pour la Fête-Dieu et celle de Jeanne d'Arc, les hommes, même ceux qui n'allaient jamais à la messe, ramenaient de la forêt des feuillages pour édifier le reposoir où aboutissait la procession. Marchant derrière le curé, les enfants tiraient d'une petite corbeille maintenue par un ruban tout neuf, ou qui venait de connaître le fer à repasser, des poignées de pétales de fleurs.

Ma mère n'allait jamais à la messe, mais parfois, en revenant des champs à l'heure de la prière, nous entrions à l'église. La mère touchait l'eau bénite, me tendait ses doigts, au même instant sa main et la mienne esquissaient le signe de croix. A l'aise dans la maison du Bon Dieu, elle allait et venait d'un autel à l'autre. Ses gestes étaient d'une servante : elle mouchait la mèche d'un cierge, déplaçait une nappe, la débarrassait des pétales tombés d'un bouquet.

Quand nous sortions de l'église, les maisons du village me semblaient autres, presque irréelles. Riche d'un secret merveilleux, j'avais la certitude que sous l'apparence d'une

vieille femme et d'un petit garçon se tenant par la main, tels que dans la rue nous voyaient les gens, qu'en vérité la mère et moi on était une seule âme. Après la mort nous serions toujours ensemble, unis dans l'éternité.

Comme beaucoup de villages lorrains, Maidières s'étire en longueur, entre des champs et des vergers. Notre enclos était proche du grand parc du château planté de tilleuls et de marronniers. Ces arbres attiraient tous les oiseaux du bois de Maidières. Dès l'aube commençait leur ramage. Réveillé par le départ de mes grands frères, je m'engourdissais dans un nouveau sommeil, sans cesser d'entendre le chant des rossignols et des merles. En m'éveillant, j'ai toujours cru au Paradis.

Près de l'enclos coulait le ruisseau où ma mère rinçait ses lessives. La belle saison ramenait les libellules, les papillons sur les orties et les bardanes des rives, des épanouissements de blancheur dans le verger voisin. L'eau était claire, peu profonde, elle coulait sur des débris de vaisselle colorée. Des bandes de canards et d'oies allaient et venaient le long du cours d'eau.

Pendant que la mère agenouillée rinçait le linge ou le frappait du battoir sur la planche à laver, je m'amusais à effrayer les canards, à attendre l'envol d'une coccinelle attachée sur ma main, à courir pour capturer un papillon, à lever ici et là une nuée de demoiselles aux brillances multicolores plus variées que celles de leurs grandes sœurs libellules. Le chant des oiseaux, les arbres en fleurs, les scarabées bleus, le flottement d'un fil de la vierge, les champs, l'azur, tout était si beau que le Paradis me semblait très proche. Des anges volaient à hauteur du clocher. Je les voyais ou presque. Au ciel, Dieu et les anges musiciens, nous là, sur terre, au monde, quel enchantement. Le passage d'une portée de chatons se débattant au fil de l'eau avant leur noyade me dégrisait soudainement. Les rêves, les visions disparues, l'inquiétude m'envahissait. Autre rappel, les cloches sonnaient le glas. Je chantonais sur le même rythme : « Une âme s'en va... au paradis... au purgatoire... ou en enfer. »

Tendu pour mieux voir, écouter, je regardais l'azur, le ciel vide des présences dont je l'avais peuplé. Soudain, j'avais peur que le monde désenchanté soit le vrai monde. La mère mourrait, je la perdais pour toujours. Si j'étais un peu loin d'elle, j'accourais pour venir l'embrasser, qu'elle me rassure. Je me penchais vers elle, ma joue heurtait ses lunettes. « M'man dis-moi la vérité, dis-moi que toi tu ne mourras jamais. » Elle avait déjà beaucoup de cheveux blancs. Je voulais devenir un grand, très vite, mais sans qu'elle vieillisse.

Dans la chambre des parents, la paroi entre les deux fenêtres était consacrée au souvenir de nos morts. Dans un grand cadre noir, au-dessus de la commode : le portrait de Charles, un jeune ouvrier en tenue d'usine, bourgerons, tricot à rayures de marin, casquette à visière de cuir. A côté, un autre cadre noir, le portrait d'une jeune fille à chignon haut, aux yeux tristes, au visage sévère. Dans trois autres cadres, plus petits, les photos des bambins au berceau ou en robette. Grands et petits, je n'avais connu aucun de ces frères et sœurs, tous étaient décédés avant ma naissance. Quand elle parlait de l'un ou de l'autre des disparus, la mère avait chaque fois les larmes aux yeux. Souvent, tour à tour je m'attardais à contempler le portrait de Charles et de la grande Hélène. Parfois, je croyais voir leurs traits s'animer un peu. Quand mes yeux se mouillaient, j'aurais voulu que Charles et Hélène s'aperçoivent que sans les avoir connus vivants, je les aimais vraiment. Si j'allais et venais dans la chambre, à reculons puis en avançant, leurs yeux m'observaient, semblaient me suivre. Le soir, avant de se coucher, la mère ne soufflait jamais la lampe posée sur la commode sans avoir accordé un long regard aux portraits de nos disparus.

En été pour aller aux champs, la mère coiffait sa hâlette. Sous son tablier de jardinier, une couche épaisse de jupons enfloit sa silhouette. Pendant que la mère binait les pommes de terre, couché sur la terre chaude je regardais les nuages changer. On n'était jamais très seuls, le silence n'était jamais

pesant. Les cloches de Montauville répondaient aux cloches de Maidières, sonnaient les heures et les offices.

Quand les soldats passaient sur la route, ma mère se redressait pour regarder la troupe et sourire à la jeunesse.

Après avoir mangé toutes les fraises mûres, couché sur le sol, la tête à l'ombre, je passais de longs moments à bâfrer des groseilles, avant de contempler le ciel, ses grands nuages et ses flocons à la dérive des vents contraires. Dans l'enroulement de leurs volutes, je voyais passer des vagues de cavaliers se livrant bataille.

Dans l'autre champ, l'après-midi me semblait long. La vue et l'odeur des sapins du cimetière m'attristaient. Ma seule distraction était d'arracher du séneçon pour nos lapins. En bordure de l'enclos, le père avait planté une rangée de cassis ; leurs baies noires séchaient sur les touffes ; par crainte du diable et des revenants je n'y touchais jamais.

Au retour, la mère garait sa brouette près du cimetière, puis poussait la grille. A pas légers, nous avançons doucement au royaume des dormeurs ; les nôtres reposaient au cimetière de Pont-à-Mousson. Au fond de l'enclos, la mère s'attardait devant chaque tombe de la dernière alignée, le temps d'une prière, souvent pour quelques soins à des tombes négligées ou depuis longtemps à l'abandon. Nous revenions lentement par une autre allée. Quand on rencontra le fossoyeur occupé à creuser une nouvelle fosse, la mère et l'homme à la pelle échangeaient quelques propos. En contemplant la terre profonde, je songeais moins à l'enfer qu'au poids de la glaise sur les cercueils.

A la sortie, la mère reprenait sa brouette après avoir assuré l'équilibre du sac de séneçon, du râteau et du croc. Face au soleil couchant, nous marchions en silence. Ebloui par une autre lumière, la poussière du chemin me semblait celle de l'éternité.





## GEORGES NAVEL

### Passages

Comme dans *Travaux*, comme dans tous ses livres, Georges Navel exprime dans *Passages* la vérité de sa vie par la vérité de l'art. « La réalité est difficile à manier, écrivait Jean Giono en présentant *Chacun son royaume*. C'est pourquoi j'admire tant les livres de Navel. Ici la réalité est maniée de main de maître. La sublimation se fait par la tendresse. C'est le grand moyen, le moyen aristocratique, le seul valable, mais qui n'est à la disposition que des véritables écrivains. »

Navel se retourne ici sur son enfance et son adolescence, sur le dur passage à travers les troubles de son siècle. En août 1914, son père est manœuvre depuis trente-cinq ans aux Fonderies de Pont-à-Mousson. « P'pa, l'Allemagne a déclaré la guerre à la France ! » crie joyeusement l'enfant en apportant à son père le panier du repas. C'est un grand malheur, mais pour l'ouvrier et pour l'enfant ce seront aussi – drôles de vacances – les « grandes vacances ». Le petit Georges assiste au départ des mobilisés, participe à un convoi d'enfants envoyés en Algérie par la Croix-Rouge, puis retrouve ses parents à Lyon. Il est si impatient de quitter son enfance et de rejoindre les « grands » qu'il abandonne l'école et s'embauche à l'atelier où travaille son frère René. « J'avais verrouillé moi-même le carcan qui pesait sur mon épaule. » Mais le prisonnier du travail allait conquérir sa liberté, par ces beaux livres où Giono saluait « cette patiente recherche du bonheur qui est la nôtre, exprimée avec une bonne foi tranquille ».



91-XI A 72362 ISBN 2-07-072362-3

120 FF tc

Extrait de la publication

9 782070 723621